

Michel Couturier
Victoire Thérée
Euse Guillaume
Aiki Christodorou
Bertrand Cavalier
Naïmé Perrette
Lucas Leffler

Galerie Talmar
Paris

du 17 février
au 16 mars
2023

CWB Paris

Direction Stéphanie Pécourt

Dossier de presse

Contacts

Sara Anedda

Responsable de la programmation Arts numériques / Médiatiques

+33 (0)1 53 01 97 29

s.anedda@cwbf.fr

Ambre Falkowicz

Chargée du département du développement des publics et des partenariats

+33 (0)1 53 01 97 20

a.falkowicz@cwbf.fr

S-F2023 # Saison 2023 TROUBLE-FÊTE_COSMOGONIES SPÉCULATIVES

ATLAS CHIMÉRIQUE

Michel Couturier

Victoire Thierrée

Elise Guillaume

Aliki Christoforou

Bertrand Cavalier

Naïmé Perrette

Lucas Leffler

Commissariat : **Sara Anedda**

Galerie Talmart, Paris, 22 rue du Cloître Saint-Merri - 75004

17 février > 16 mars 2023

Vernissage jeudi 16 février : 18h30 > 21h00

En 2023, le Centre, dont la programmation se déploiera en première partie de l'année dans des modalités déterritorialisées, présentera une saison nommée **Trouble-Fête#Cosmogonies spéculatives**, qui s'ouvre par un premier amarrage en la Galerie Talmart où deux expositions, au travers du médium photographique et de l'image en mouvement, sonderont les questions de territoire, l'espace, les formes, les conditionnements et les intrications. Les regards des artistes invités à exposer ouvrent aux possibilités de décohérence, de décoïncidence et à celles de fictionnaliser nos perceptions, comme encore ils proposent des visées en parallaxe sublimant le périphérique, les interstices.

Ces deux expositions inaugurent une saison qui agrégera des démarches situées et non enlisées dans cette époque dite *de l'après*, traversée par l'émergence de nouveaux récits, alliances et façons d'articuler la réalité et de s'en emparer. De cette confuse époque prométhéenne, se donne pourtant à percevoir, le jaillissement de nouvelles cosmogonies.

Notre saison entend donner voix aux intuitions préthéoriques et métathéoriques, valoriser des pluralités de mondes possibles et accorder une tribune à celles et ceux qui s'aventurent dans un paysage transformé et *racontent de nouvelles histoires* pour reprendre les mots de la philosophe américaine Starhawk.

Stéphanie Pécourt
Directrice

« *L'art, c'est ne pas savoir que le monde existe déjà, et en faire un. Non pas détruire ce qu'on trouve, mais simplement ne rien trouver d'achevé. Rien que des possibilités. Rien que des désirs.* »

Rainer Maria Rilke

Dans le sillage du précédent volet de cette double exposition du Centre Wallonie-Bruxelles / Paris à la Galerie Talmart, Atlas Chimérique¹ continue de sonder différentes cartographies fracturées, ainsi que la complexité d'appréhender les spécificités d'environnement façonnées par ce que d'aucun.e nomme le Capitalocène.

Par-delà la dichotomie nature / culture, sept artistes posent leur regard et interrogent des espaces « aliens », où les traces de l'intervention humaine s'enchevêtrent aux éléments dits « naturels », tout en modelant des paysages à arpenter, où faire vagabonder nos esprits. Une impression d'évanescence poétique de la réalité s'en dégage, autant qu'une atmosphère ambivalente aux accents fictionnels, entre apocalypse et palingénésie.

Si les empreintes de l'urbanisme se font plus rares et silencieuses dans ces écosystèmes intriqués, l'approche singulière que chacun.e de ces artistes consacre à ces territoires hétérogènes en souligne les hybridations et la résilience. Les nouvelles narrations et mythologies qui en découlent peuvent s'appuyer sur le déploiement de différents médiums – photos, vidéos, installations – pour étendre leur réceptivité sensorielle.

Interroger la notion d'« atlas » à l'heure actuelle permet à ces créatrices et créateurs d'aborder la poésie et l'abstraction, tout en liquéfiant les frontières entre l'« humain » et le « naturel » de ces non-lieux contemporains.

Tandis que **Michel Couturier** arrête sa caméra sur le quotidien déshumanisant des paysages industriels siciliens, **Victoire Thierrée** analyse au travers de cadrages différents les contradictions viscérales de l'île d'Okinawa - où la nature sauvage côtoie la forte présence militaire américaine.

Le non-lieu devient image mentale avec la série de polaroids *Where I Learn To Breathe* d'**Elise Guillaume**, instants saisis dans une réserve naturelle qui borde une zone d'intenses trafics commerciaux, sur fond de crise climatique.

On retrouve un arrière-plan spéculatif similaire dans les tirages en noir et blanc d'**Aliki Christoforou**, qui cristallisent cette sorte d'« éternité minutieuse d'une catastrophe au ralenti »², digne d'une Atlantide contemporaine.

Dans le travail vidéo de **Bertrand Cavalier**, déjà présent dans la précédente exposition du CWB à la Galerie Talmart en janvier / février 2023 - *Topographies Sensibles* – au travers d'une métaphore presque « picturale » l'artiste interroge notre environnement urbain et sociétal.

Les œuvres de **Naïmé Perrette**, réalisatrice et plasticienne, abordent la manière à travers laquelle les sociétés représentent et façonnent leur territoire, de l'incongruité du concept de « nature originelle » à la difficulté résolument humaine à appréhender celui d'« écologies complexes ».

Lucas Leffler, photographe à la pratique expérimentale, interroge le médium et les limites de sa matérialité tout en révélant « une nature majestueuse, presque surnaturelle, à la matière quasiment palpable » (carrefourdesarts.be).

Sara Anedda

¹ Les atlas de paysages permettent de recenser et de qualifier les paysages, sur la base d'outils et méthodes plus ou moins standardisées de cartographie, d'observation et d'évaluation. Leur objet consiste à décrire et qualifier tous les paysages rencontrés, qu'ils soient ruraux, urbains ou péri-urbains, naturels ou construits, banals ou exceptionnels.

² Jean Baudrillard, *Amérique*, Ed. Grasset, Paris.

Michel Couturier

Un royaume sans frontière

2018, 8'04 "
Vidéo 4K
Direction, images : Michel Couturier
Design sonore : Yannick Franck
Étalonnage : Miléna Trivier
Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles et la collaboration de l'Association Arte Contemporanea, Catania, (Italie)

Exploration poétique des ports de Sicile.
La Sicile, avant-poste de l'Occident au milieu de la Méditerranée, voit ses ports assurer la circulation et le passage des marchandises essentiellement. Les installations portuaires sont des dispositifs de manutention mais aussi de clôture, de contrôle et de sécurité, des barrières, tout un ensemble fait d'architecture utilitaire, de dispositifs parfois violents. Ces lieux ne sont pas à dimension humaine et semblent invivables, hostiles. Le conditionnement et le contrôle que l'on y rencontre ne sont pas fondamentalement différents que dans le reste de l'espace public, mais ils y sont plus développés, plus visibles, plus évidents.

Néanmoins, l'artiste rend également compte de l'esthétique fascinante que dégage l'ensemble de ces structures. Elles deviennent les personnages standardisés de ces zones complètement déshumanisées. En contrepoint, des oiseaux évoluent librement dans un royaume sans frontières

Mieux connu pour ses dessins de structures urbaines, Michel Couturier a pourtant entamé son travail artistique à la fin des années 70 par de la vidéo et de la photographie. Les silhouettes découpées de pylônes, paraboles et autres objets typiques des paysages contemporains qu'il révèle dans ses dessins à partir de 2008 proviennent de ces premiers travaux.

La vidéo apparaît en Belgique au début des années 70 avec des documentaires et des films d'artistes. Grâce à des outils d'enregistrements faciles et peu coûteux ¹, elle permet un accès à l'image filmée plus direct que la pellicule. Michel Couturier fait partie de cette génération qui assiste à la naissance d'un nouveau médium. Il est un spectateur assidu de l'émission « Vidéographie » de la RTBF-Liège qui diffuse, pour la première fois en Europe, entre 1976 et 1986, de l'art vidéo international. Cette émission deviendra par la suite une structure de production pour les artistes. Tout en rêvant de cinéma, particulièrement fasciné par Pasolini et Godard, Michel Couturier réalise quelques reportages pour la télévision et ses premières productions personnelles. En 1989, il réalise avec Marc-Emmanuel Mélon un vidéo-film sur les sculptures funéraires des grands cimetières européens, qui le place dans le sillage du documentaire poétique ².

Le travail vidéo de Michel Couturier s'apparente au tableau vivant. Il réalise des prises de vue en continu qu'il juxtapose à la manière d'un diaporama. Il est imprégné par les longs plans-séquence et l'immobilité des espaces cinématographiques de Pasolini.

Héritée du documentaire, cette approche permet l'immersion et la contemplation de réalités complexes. Pour l'artiste, cette manière de procéder en plans fixes, comme pour la photographie, induit la distance nécessaire avec le sujet, voire une forme de neutralité. A cette démarche de témoignage s'ajoute, au montage, un regard empreint de poésie et d'humour. Ceux-ci sont induits par le rythme, les contrastes entre les scènes, les artifices visuels et sonores ainsi que par les moments de silence et de contemplation absolue, au travers de plans particulièrement soignés.

Nancy Casielles

Michel Couturier vit et travaille à Bruxelles. Il utilise la photographie, la vidéo et le dessin en relation avec la sculpture, l'architecture et l'espace public. Depuis 2001, son travail interroge l'environnement urbain et ses environs, souvent en lien avec la mythologie et les traces de cette dernière dans le paysage contemporain. Aujourd'hui son travail se concentre sur les frontières maritimes, les zones portuaires et leurs structures de contrôle, les dispositifs des flux de personnes ainsi que de marchandises.

michelcouturier.com

¹ Au sujet de la naissance de la vidéo en Belgique, voir : DUBOIS, Philippe, MELON Marc-Emmanuel, *La création vidéo en Belgique (1970-1990)*, Paris, Points de repère, 1991.

² Sur la notion de documentaire poétique, voir : MELON, Marc-Emmanuel, « Documentaire poétique », in : DUBOIS, Philippe, MELON, Marc-Emmanuel, *La création vidéo en Belgique (1970-1990)*, Paris, Points de repère, 1991, p.58-63.

Centre Wallonie-Bruxelles / Paris Direction Stéphanie Pécourt
127-129 rue Saint-Martin 75004 Paris www.cwb.fr 01 53 01 96 96 s.anneda@cwb.fr a.falkowicz@cwb.fr



Victoire Thierrée

Okinawa !!

7 tirages gélatino-argentiques de la série, 33,5 x 49,5 cm
2019
La série Okinawa !! a été réalisé avec le soutien du CNAP

« La recherche est partie intégrante du développement de ma pratique artistique - de sculptrice, photographe et vidéaste - à travers laquelle j'explore les liens existants entre la nature, l'art et les technologies, notamment du monde militaire.

En 2013, quelques mois après avoir intégré l'atelier de Michel François aux Beaux-Arts de Paris, je pars plusieurs mois à Tokyo pour approfondir ma connaissance de la photographie japonaise au sein de la galerie d'art contemporain Taka Ishii, qui représente parmi les plus grands maîtres nippons dans ce domaine. Mon arrivée au sein de ce nouveau monde fascinant me plonge directement au contact des sujets qui animent ma recherche, notamment avec le décès du photographe Shomei Tomatsu (1930 - 2012), un des précurseurs de la photographie japonaise. Ce dernier a passé sa vie à photographier les stigmates de la guerre et de la présence américaine au Japon - notamment sur l'île d'Okinawa, sur laquelle il a passé la majeure partie de son existence et où vit encore sa veuve, qui s'occupe de diffuser son travail.

Ce territoire isolé et complexe, au centre de son œuvre, cristallise les problématiques politiques, sociales et militaires des relations houleuses entre le Japon et les États-Unis. L'île est à la fois très sauvage et soumise à la forte présence de l'armée américaine. Encore aujourd'hui, l'île accueille 32 bases militaires américaines et plus de 10 000 marines sur les 20 000 présents au Japon. Ce petit bout de terre, au milieu de la très controversée Mer de Chine Méridionale, est au cœur des tensions géopolitiques et stratégiques actuelles entre la Chine, Taiwan, le Japon et les États-Unis, qui se disputent la souveraineté des terres et des mers aux alentours, en faisant d'Okinawa un lieu aux avant-gardes des futures tensions politiques, économiques et militaires mondiales.

Shomei Tomatsu est le premier photographe japonais à documenter cette cohabitation difficile sur le sol japonais. Je reste très marquée par ce travail, notamment par ses premières éditions comme les livres *Okinawa! Okinawa! Okinawa!* (1960), *Nagasaki 11:02* (1968), *Oh! Shinjuku* (1969). Il a influencé les générations suivantes de photographes comme Nobuyoshi Araki, Daido Moriyama, Eiko Hosoe ou encore Ishikawa Mao, qui produit depuis les années 70 un témoignage unique sur l'île de Okinawa, proprement social, mettant en relief une vision propre, sensorielle et intime.

En septembre 2019 je me suis rendue seule sur l'île afin d'amorcer ce travail photographique. J'ai été alors confrontée aux conditions climatiques dures liées à sa situation géographique unique : la chaleur et l'humidité y sont vraiment très intenses, les cyclones balayent son territoire environ une vingtaine de fois par an, entre avril et novembre. J'ai également découvert la rudesse de l'accueil des populations locales, qui voyaient en moi une étrangère de plus - sûrement américaine car ne parlant pas japonais - rendant ainsi mon travail de photographe très solitaire et introspectif. J'ai aussi été confrontée à l'isolement de l'île, qui rend la logistique plus compliquée, tout comme la gestion du stock de pellicules, introuvables sur place, et qui m'a poussée à retourner à Tokyo [...]

V. Thierrée

Sculptrice, photographe et cinéaste, Victoire Thierrée pénètre des communautés et des lieux usuellement fermés et sensibles. Elle développe l'infiltration comme pratique artistique et explore les liens entre la nature, la forme et la technologie, lorsqu'elle est utilisée par l'homme pour pallier ses limites en contexte extrême - militaire, de défense et de survie. Extrait du contexte militaire, l'artifice technologique est déplacé dans le champ esthétique et devient une matière « dé-fonctionnalisée », désarmée, sensible. La matière militaire, dans son travail, propose une relecture constante de notre rapport au monde, crée de nouvelles temporalités, un geste, une vision, une vitesse décuplée, ou inversement des champs aveugles, camouflés, ellipses et espaces cryptés. Les œuvres de Victoire Thierrée parlent de ce monde, souvent mimétique de la nature, qui développe un langage poétique dans sa violence, ses failles et son esthétique.

Victoire Thierrée est une artiste française qui travaille à Pantin.

Elle est diplômée en photographie de l'École des Gobelins en 2009 et de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris en 2014 (atelier de Michel François). En 2019, elle réalise un post diplôme de recherche à L'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. En 2020-2021 elle suit, en tant qu'auditrice civile, la préparation aux postes de commandements des officiers à l'École de Guerre, à Paris. Elle est la première artiste contemporaine à suivre le programme de cette école normalement réservée aux militaires gradés.

Elle a réalisé des courts métrages, produits par Jonas Films, intitulés *Birds of Prey* (2018) et *Sans Lune* (2021), ce dernier également soutenu par le CNC (DICRéAM), le Cent Quatre et Les Amis des Beaux-Arts de Paris. Elle reçoit en janvier 2021 le Prix Découverte du Centre Wallonie- Bruxelles pour son installation *Don't Get Caught*, présentée dans le cadre de La Biennale Nova XX.

En 2022-2023 elle est invitée en résidence par le CNES (Centre Nationale des Etudes Spatiales), où elle réalisera un projet intitulé SOL en lien avec les robots et rovers actuellement en activités sur Mars. Ce travail sera présenté au CNES lors de la deuxième édition de l'exposition *Avec l'Espace*, en mars 2023. Toujours en mars 2023, elle réalisera sa première exposition personnelle à La Maison des Rendez-vous, à Bruxelles.

Au printemps 2023 elle se rendra aux Etats-Unis en résidence, en tant que lauréate de la Villa Albertine, pour réaliser son projet, intitulé *Skunk*, entre New York, Washington, Los Angeles...

victoirethierree.com



Elise Guillaume

Where I Learn to Breathe: Polaroids

8 polaroids de la série, 22cm x 20.5cm x 3.5cm
2022

« Le repérage est une étape essentielle de mon processus de réalisation. Pendant cette période de recherche, j'utilise des supports analogiques afin de ralentir ce procédé de documentation. Cette lenteur me permet d'observer plus attentivement les écosystèmes qui m'entourent. *Where I Learn to Breathe : Polaroids* sont des artefacts réalisés lors du repérage de mon film *Where I Learn to Breathe* ; une œuvre qui explore entre autres les thèmes du féminisme, de l'écologie et de la fertilité. Les Polaroids ont été pris dans une réserve naturelle à proximité du port d'Anvers où s'opère un trafic de cargos sans fin. Cette réserve naturelle est un lieu protégé, néanmoins vulnérable aux effets du réchauffement climatique. Suivant le moyen de conservation utilisé, l'image d'un Polaroid peut s'estomper avec le temps. Telle que la réserve naturelle qu'ils représentent en images, la durée de vie des Polaroids dépend de leurs environnements ; l'image est susceptible de disparaître avec le temps si l'on n'en prend pas soin. »

E. Guillaume

« La façon dont nous nous traitons les uns les autres transparaît sur la relation que nous entretenons avec la Terre. Par des moyens audiovisuels ainsi que par la photographie, j'explore le rapport entre l'humain et l'ensemble du vivant, dans un contexte de crise et d'extinction abordé à mon échelle. Le repérage, période initiale de ma démarche artistique, se déroule en extérieur. C'est une étape essentielle durant laquelle j'utilise la photographie analogique comme outil de documentation principal. Son mode de fonctionnement étant plus lent que celui du numérique, elle m'encourage à ressentir davantage les écosystèmes qui m'entourent. Entreprendre une approche durable et écologique, autant au niveau conceptuel que pratique, est essentiel à mon travail. Je développe par exemple mes pellicules à l'aide de ma propre chimie végétale, une méthode alternative aux substances chimiques traditionnelles. Les technologies actuelles sont une ressource inépuisable pour l'étude de notre relation avec la nature. Étant intéressée par les diverses connexions au sein de nos (éco)systèmes, l'utilisation de multiples écrans, d'objectifs ultras-macros et d'appareils d'enregistrement sonore alternatifs me permet de créer des récits qui visent à défier les normes anthropocentriques de la nature. Le corps est un élément clé dans mon travail : il devient un médium d'expression qui encourage un discours sur la parenté multi-espèces. »

E. Guillaume

Elise Guillaume (1996) est une artiste et réalisatrice belge dont le travail explore notre relation complexe avec la nature. En 2022 son film *Hybrid Terrains* a été sélectionné pour des prix à l'international, notamment le Aesthetica Art Prize (finaliste), Arte Laguna Art Prize (Finaliste & lauréate du Prix Art Nova) et le prix de l'Œuvre Expérimentale de La Scam (présélectionnée). Ses œuvres ont été diffusées dans des festivals tels que le KIKK Festival, VIDEOFORMES, Instants Vidéo Numériques et Poétiques et Imagine Science Film Festival.

Elise a étudié au Royal College of Art à Londres (Contemporary Art Practice, 2022). En plus de son exposition de fin d'études, elle a récemment participé à *Shaping Futures* (sélection d'œuvres par les étudiants du Royal College of Art pour l'EXPO universelle 2020 à Dubai), SYMBIOCENE à l'Été des Serpents lors des Rencontres de la Photographie à Arles, Aesthetica Art Prize à la York Art Gallery, UK... En 2023, elle naviguera vers l'Arctique avec Arctic Circle ; cette expédition jouera un rôle important dans le développement de son prochain projet sur le deuil écologique.

eliseguillaumeart.com



Where I Learn to Breathe: Polaroids, 2022 © Elise Guillaume

Alik Christoforou

Atlantide

4 tirages argentiques de la série, 50 x 60 cm
2022

Ce travail a comme point de départ le mythe de l'Atlantide, île qui voit ses habitants sombrer progressivement dans la corruption et le matérialisme, aveuglés par la richesse et une soif de domination, avant d'être engloutie par les flots dans un cataclysme provoqué par Zeus dans le but de punir les hommes « gonflés d'injuste avidité et de puissance ».

Il s'appuie sur cette allégorie appartenant à la mythologie grecque pour construire un récit fictif, mais ancré dans le réel, sur une Atlantide contemporaine : une civilisation menacée par la hausse du niveau des océans et les inondations liées au réchauffement climatique, réchauffement consécutif à la frénésie de l'être humain. Des parties de territoires seront submergées par cette montée des eaux qui est lente, mais certaine, et les paysages tels que nous les connaissons aujourd'hui viendront se redessiner sans cesse ; certains disparaîtront.

Ce projet met en images et tente de rendre tangible la menace réelle, mais encore peu visible, qui pèse sur ces territoires submersibles, d'évoquer « ce qui arrive » : à l'instar de ces paysages voués à disparaître, il s'agit d'une accélération du présent rendue sensible, sinon visible, par l'effacement, l'enfouissement ; d'une suggestion de la catastrophe inimaginable. L'outil photographique est ici appréhendé non seulement en tant que reproduction d'un réel, mais aussi, et surtout, comme la mise en images d'une réalité future possible.

Les lieux photographiés se situent sur des territoires en Belgique et dans le nord de la France qui sont vulnérables face à cette montée des eaux imminente. Ces photographies argentiques constituent la matière première qui est manipulée et réinventée en chambre noire de manière à évoquer la lente disparition de ces territoires. Il s'agit de donner à voir ce qui est difficilement observable en un seul coup d'œil tant par son échelle physique que par son échelle temporelle, mais qui se déroule pourtant sous nos yeux. Par un jeu entre ce qui est donné à voir et ce qui est occulté, par un glissement entre espace réel et espace suggéré, les imaginaires se superposent aux paysages, se fondent en eux, se diluent et invitent à supposer de l'accident, de la catastrophe. L'enjeu ici est de s'appuyer sur un procédé qui révèle autant qu'il efface, de proposer un espace trouble à la réflexion.

Alik Christoforou développe une pratique qui combine la photographie expérimentale et la vidéo. Imprégné de ces deux cultures, son travail opère des glissements permanents entre la réalité et la fiction. Il s'articule autour de problématiques écologiques et sociales et invite à une réflexion quant à notre temps présent. Elle aime détourner la pratique photographique et porter le regard au-delà de l'usage commun du médium en le détachant de sa dimension indicielle. Dans une volonté de lier la matérialité des images et les histoires qu'elles donnent à voir, la chambre noire devient un terrain d'expérimentations qui allie la chimie, la lumière et le temps, afin de révéler de nouvelles manières de transposer non seulement le visible mais aussi, et surtout, l'invisible.

Née en 1992 à Bruxelles, Alik Christoforou est une photographe plasticienne belgo-grecque qui vit et travaille entre la Belgique, la France et la Grèce. Après avoir exercé en tant qu'architecte et scénographe, elle décide de s'éloigner de son activité professionnelle pour se consacrer à sa pratique artistique. Diplômée en 2022 d'un master en photographie de l'ENSAV La Cambre à Bruxelles, elle poursuit actuellement ses études en arts visuels à l'ERG. En 2021, elle remporte le Libraryman Award 2021 et édite son premier livre, « Anamnésies ».

Son travail a depuis été présenté lors d'expositions en Belgique et en France.

alichristoforou.com



Atlantide, 2022 © Aiki Christoforou

Bertrand Cavalier

Untitled (1)

Smartphone Video, 2'22"
2021

Dans sa première œuvre vidéo, Cavalier continue d'explorer la notion de grille comme métaphore de l'organisation de la société. La vidéo se concentre sur une grande bâche, ondulant sur un immeuble de la périphérie d'Amsterdam. Pour Cavalier, le bâtiment représente l'ordre sociopolitique, une structure rigide et immuable. Le rideau blanc, quant à lui, peut être perçu comme la représentation des citoyen.ne.s, une entité liquide qui semble être absorbée par le système ou bien qui s'en échappe.

Le travail de Bertrand Cavalier s'articule autour de la notion d'espace. Il étudie l'interaction entre les gens et leur environnement, en particulier l'environnement urbain tel qu'il a pris forme à l'époque du modernisme.

Le travail de Bertrand Cavalier montre avant tout comment l'homme et la nature se déplacent dans cet environnement construit et l'affectent, le «restructurant» ainsi. Ses photographies sont davantage des traductions sculpturales de moments uniques que des documents objectifs de phénomènes sociaux. Les objets et les situations qu'il dépeint sont souvent reconnaissables et ordinaires. Les gros plans utilisés par Bertrand Cavalier révèlent, tout comme sa présentation des photographies, la structure inhérente de ses sujets et la manière dont, en tant que «corps étrangers», ils rompent avec l'ordre originel. Bertrand Cavalier met ainsi l'accent sur les différents aspects de l'urbanisme, y compris l'involontaire, le «mishap», en tant que qualité qui laisse place à une utilisation subjective et personnelle des villes dans lesquelles nous vivons.

Le fil conducteur de la pensée artistique de Bertrand Cavalier est l'accent mis sur l'idée de sensation physique, comprise comme notre capacité à partager des idées et des pensées autrement que par des informations objectives et factuelles. La sensation physique concerne notre moi intérieur et ce que nous avons en commun. Grâce à nos sens, nous partageons des connaissances «tacites» mais significatives et universelles.

Bertrand Cavalier (1989, FR) vit et travaille à Bruxelles.

Sa série *Concrete Doesn't Burn* a été publiée en 2020 par Fw:Books. En 2019, il a reçu la bourse Sébastien Van der Straten pour son projet en cours *The Grid System*. Son travail a été publié avec Art Press, American Suburb X, C4 Journal et Mouvement. Il a participé à Plat(t)form au Musée de la Photographie de Winterthour en 2019. Cavalier a exposé au FOMU d'Anvers, au FRAC d'Orléans, à BredaPhoto et à la Biennale de l'Image Possible (BIP), entre autres. En 2021, il entame une collaboration avec la galerie d'art contemporain *Tegenboschvanvreden* basée à Amsterdam.

En 2023, il publiera son second livre monographique *Permanent Concern* avec Fw:Books, à l'occasion de son solo show au Photoforum Pasquart durant Les Journées Photographiques de Bienne. En 2023 il participera également à une résidence à La Cité Internationale des Arts de Paris.

bertrandcavalier.com



Untitled (1) , 2022 © Bertrand Cavalier



Untitled (1) , 2022 © Bertrand Cavalier

Naïmé Perrette

Raoul Island

Sérigraphie sur verre, métal, 160 x 40 x 96 cm
2015

Raoul Island est une île volcanique isolée, au large de la Nouvelle-Zélande. L'accès y est interdit, à l'exception de biologistes qui en arrachent la végétation implantée par l'homme par le passé. L'île fait figure d'objet de projection pour des idéaux qui ne survivraient pas ailleurs : des efforts sisyphéens sont déployés pour restaurer un nature originelle. Aussi intangible que le modèle qu'elle suscite, cette image de Raoul Island est éclatée, faussée par son procédé de représentation. Notre regard est invité à chercher sa position, et à recomposer l'image mentalement.

Resurface

Assemblage de 4 éléments en verre
2022

Resurface s'inspire d'environnements volcaniques. Ces terres mouvantes rendent visible les forces souterraines, et sont parmi les écosystèmes les plus intacts au monde. Des organismes invisibles se développent dans ces conditions extrêmes et engendrent des recherches sur les origines de la vie sur Terre. *Resurface* évoque la difficulté à appréhender ces écologies complexes, et appelle à un rapport plus sensible avec les formes de vies avec lesquelles nous coexistons.

Landed Rock

Impression sur aluminium, verre, 20x38cm
2023

L'œuvre se situe à la frontière du monde tangible et de l'imagination. C'est l'image d'un bouleversement géologique fantasmé, où notre ère est mise à mal. Un événement à la fois monumental et imperceptible se dessine, entre une imagerie de surveillance et la gravure d'un mythe.

Réalisatrice et plasticienne, Naïmé Perrette interroge les rapports à nos environnements sociaux et géographiques à travers des films intimistes, et donne corps à des univers visuels numériques dans des installations, sculptures et images. Son travail aborde des thèmes tels que le rôle du travail dans la construction de l'identité, ou la façon dont les sociétés représentent et façonnent leur territoire, de l'exploitation démesurée des ressources à la volonté de contrôle sur la nature et les déplacements humains. Ses œuvres confrontent différentes perspectives et rapports d'échelle, à la fois formellement et théoriquement. Dans son travail, issu de la vidéo et de l'animation, certains projets resurgissent et se transmutent à travers différentes formes et supports. Dans ses œuvres récentes, elle a été intriguée par les nouvelles techniques de visualisation proposées par GoogleEarth et Street View, ainsi que par la manière dont la caméra permet d'explorer le monde « figé » et d'interagir avec lui. L'artiste s'intéresse aux zones en transformation, se développant à toute vitesse au point que leur évolution est difficile à suivre, documenter ou retracer. Alors même que la politique européenne s'efforce d'écarter les populations marginalisées des frontières ou des centres urbains dans le but de les rendre invisibles, les outils destinés au balayage virtuel des paysages ne cessent de s'améliorer. On pourrait se demander si nos cartes virtuelles ne contribuent pas à masquer ce problème, en le maintenant à distance et hors de vue. Perrette se confronte à ces questions d'« invisibilisation ». Qui a le pouvoir de dessiner des cartes ? Qui encadre notre vision du monde ? Dans quelle mesure notre accès à ces lieux est-il direct (ou obstrué) ? Les intentions derrière ces outils numériques censés être politiquement neutres semblent tout aussi invisibles. Ces paysages peuvent nous apparaître comme d'innocentes représentations du réel, tandis que les spectateurs.trices prétendent omniscient.e.s que nous sommes surfent sur le web. L'œuvre de Perrette se construit sur cette relation paradoxale entre la cartographie de pointe et l'éloignement physique, nous rappelant de ne jamais nous attarder sur des images « neutres » sans filtres critiques.

Artiste française installée à Bruxelles, Naïmé Perrette est diplômée d'un Master en Cinéma d'Animation à l'ENSAD (Paris). Elle a été résidente à la Rijksakademie van beeldende kunsten à Amsterdam et récompensée de la bourse Werkbijdrage Jong Talent du Mondriaan Fund. Son travail a été présenté dans des institutions internationales telles que Wiels (Bruxelles), la 5ème Biennale d'Art Contemporain d'Oural (Yekaterinburg), HKW (Berlin), Eye Filmmuseum (Amsterdam), le Musée d'art moderne de Rio de Janeiro et le Centre Wallonie-Bruxelles Paris. Ses expositions les plus récentes incluent Amount, Simian (Copenhague), et Lava Lines, Biblioteka (Londres).

naimeperrette.com



Raoul Island, 2025 © Naimé Perrette



Resurface, 2022 © Naimé Perrette

Lucas Leffler

Rock Landscape #01 (70 x 100 cm)

Rock Landscape #02 (70 x 100 cm)

Rock Moonlight 01 (100 x 150 cm)

Tirages pigmentaire, cadre en acier, verre musée.
2019

Les trois images - représentant des paysages rocheux de l'île de Lanzarote immortalisés pendant la période de la pleine Lune - reflètent la croyance alchimique selon laquelle les métaux naîtraient dans la terre sous l'influence des planètes qui y sont associées. Le fer s'y développerait suite à l'influence de Mars par exemple, l'argent suite à la lumière de la Lune, l'or du soleil... Une croyance qui a bien sûr été balayée par la science moderne.

Ces tirages sont intégrés dans le projet *Crescent* (2019-2020), qui témoigne de la fascination de Leffler pour le métal argentique, ce matériau lié au médium photographique, et qui explore différentes narrations liées à cet élément tantôt dans son aspect minéral, tantôt dans sa dimension chimique. L'artiste s'intéresse à ses propriétés, à ses significations scientifiques, symboliques et ésotériques.

La pratique de Lucas Leffler questionne la nature de l'image photographique à travers sa technique et son histoire. Elle est motivée par une fascination pour la matière produite par la chimie argentique, et par la nature bivalente de l'image photographique : un statut alchimique situé quelque part entre science et magie.

Mon approche est essentiellement expérimentale et tend à faire transformer ma pratique photographique vers d'autres formes comme la sculpture ou encore l'installation. Je cherche à déborder de la planéité de la surface photographique pour élargir ses possibilités plastiques. Je m'inspire beaucoup de mythes, de faits historiques souvent liés à la photographie, et je m'en sers comme base pour les interpréter ou pour créer de nouvelles histoires par le biais de mises-en-scène et d'expérimentations. « À la croisée des genres, le travail de Lucas Leffler convoque le documentaire, l'expérimental et flirte avec la fiction. L'artiste prend volontiers la position de l'enquêteur, tant pour mener des recherches sur les aspects techniques de la photographie, témoignant d'un goût inextinguible pour l'expérimentation, que pour remonter le fil de l'histoire, déterrando d'étonnantes mythologies oubliées. L'histoire des lieux qu'il investit prend part à l'œuvre au même titre que les expérimentations du médium, dont il repousse les limites au-delà de ses deux dimensions.

L'artiste oriente ses explorations vers les qualités minérales et chimiques de l'argent, à travers son projet *Zilverbeek*, où il part sur les traces du précieux métal rejeté par une entreprise de produits photographiques, mais aussi lors de ses récents *re-enactments* des célestographies d'August Strindberg ou des expérimentations au nitrate d'argent de Lilly Kolisko. Il examine les problématiques de l'alchimie et de l'anthroposophie, questionne les processus et matériaux hérités de longue date, et avec eux la place de l'humain et de ses rituels au sein de sa propre histoire, découvrant la qualité des liens ainsi créés.

Lucas Leffler développe une pratique performative du *re-enactment* qui interroge l'histoire et son écriture. Il ne s'agit ni de refaire l'histoire ni de la répéter, mais plutôt de rejouer pour le présent des événements ou des expérimentations qui ont été minorées, parfois ignorées par l'histoire. Il participe ainsi du principe contemporain de réévaluation historique, dans le sens d'un questionnement des valeurs qui la sous-tendent. »

Yuna Mathieu-Chovet - 2021

Lucas Leffler (1993) est un jeune artiste visuel qui vit et travaille à Bruxelles. Il a étudié la photographie par un bachelier technique à la HELB (Bruxelles), ainsi que par un master artistique à la KASK de Gand. Sa première publication *Zilverbeek* (Silver Creek) est sortie en automne 2019 avec l'éditeur néerlandais The Eriskay Connection. Son travail a été exposé au FOMU (Anvers, BE) dans le cadre de l'exposition *.tiff*, au Musée de l'Elysée (Lausanne, CH) ainsi que pour l'exposition quinquennale reGeneration4. En 2021, son travail a été représenté par la Galerie Intervalle aux Salons Approche (Paris, FR), *Unseen* (Amsterdam, NL), *Art Paris* (FR) et *Paris Photo* (FR).

Lucas Leffler a été résident entre autres à Contretype (Bruxelles) et à la Cité Internationale des Arts (Paris).

lucasleffler.com



La Galerie Talmart à Paris

Direction : Marc Monsallier

La galerie d'art contemporain Talmart est ouverte aux initiatives d'institutions culturelles ou de galeries nomades.

Elle se donne pour mission d'accueillir les propositions de commissaires dont les projets innovants occupent l'espace d'exposition ainsi que de restituer les productions portées par Talmart. Le but est ainsi de promouvoir des pratiques artistiques au cœur du quartier Beaubourg où un public divers peut rencontrer la création sous toutes ses formes au Centre Pompidou comme dans les centres d'art et les galeries.

Par son passé autour d'autres disciplines, Talmart organise dans son espace de galerie ou ses caves voutées, des événements et rencontres autour des arts visuels, de la littérature, et autres pratiques... et donne la parole à de jeunes artistes ou plus confirmé-es, dont le propos s'inscrit dans l'esprit de dialogue.

Un peu d'histoire... Talmart, avant d'être la galerie créée en 2007, était une maison d'éditions fondée en 1980 par Loris Talmart (1928-2004). Lors de sa reprise, Marc Monsallier a orienté l'activité vers les arts visuels dans l'édition de catalogues d'artistes et l'organisation d'expositions jusqu'en 2014. Parmi les artistes qui ont marqué les lieux : Shadi Alzaqzouq, Taysir Batniji, Nadia Benbouda, Anne-Flore Cabanis & Nicolas Charbonnier, Nidhal Chamekh, Ymène Chétouane, Pascal Colrat, Tarik Essalhi, Demiàn Flores, Jean-Marc Forax, Malek Gnaoui, Robert Langenegger, Christian Prunello, Younès Rahmoun, Massinissa Selmani...

De 2014 à 2021, Marc Monsallier s'est expatrié en poste à l'Institut français de Tunisie puis pendant quatre ans à la direction de l'Institut français de Saint-Louis du Sénégal. Ces nouvelles expériences l'ont notamment conduit à la mise en œuvre du projet de résidence pluridisciplinaire, la Villa Saint-Louis Ndar à Saint-Louis.

La reprise de la galerie Talmart s'est faite dans l'ouverture aux intervenants extérieurs : institutions œuvrant hors les murs, galeries nomades, commissaires à l'origine de projets singuliers... le tout tendant vers l'idée d'un « project space ».

talmart.com



CWB Paris

Direction Stéphanie Pécourt

Loin de constituer un mausolée qui contribuerait à la canonisation de l'héritage patrimonial de la culture belge francophone, le Centre est un catalyseur situé de référence de la création contemporaine dite belge et de l'écosystème artistique dans sa transversalité.

Au travers d'une programmation résolument désanctuarisante et transdisciplinaire, le Centre est mandaté pour diffuser et valoriser des signatures d'artistes basé-e-s en Fédération Wallonie Bruxelles. Il assure ainsi la promotion des talents émergents ou confirmés, du périphérique au consacré. Il contribue à stimuler les coproductions et partenariats internationaux et à cristalliser une attention en faveur de la scène dite belge.

Le Centre dévoile, par saison, des démarches artistiques qui attestent de l'irréductibilité à un dénominateur commun des territoires poreux de création contemporaine. Situé dans le 4^e arrondissement de Paris, sa programmation se déploie sur plus de 1000 m2. Îlot offshore, outre la programmation qu'il déploie en In-Situ, il implémente également des programmations en Hors-les-Murs et investit le Cyberspace comme territoire de création et de propagation avec des contenus dédiés.

Le Centre est un service décentralisé de Wallonie-Bruxelles International (WBI) : instrument de la politique internationale menée par la Wallonie, la Fédération Wallonie-Bruxelles et la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles Capitale.

cwb.fr

Contact Presse

Ambre Falkowicz	+33 (0)1 53 01 97 20
Chargée du département du développement des publics et des partenariats	a.falkowicz@cwb.fr
Service communication	communication@cwb.fr

Accès et infos pratiques

Galerie Talmart

22 rue du Cloître Saint-Merri, 75004 Paris

Exposition ouverte du lundi au samedi de 10h à 18h

Samedi et dimanche de 11h à 19h

Renseignements : 01 53 01 96 96

info@cwb.fr

talmart.com

Centre Wallonie-Bruxelles | Paris

Vitrines Galerie

127 rue Saint Martin, 75004 Paris

www.cwb.fr